

Bienvenue à l'accueil
enfants-parents

Sous la direction de
Patricia de Rouvray
et Isabelle Alfandary

Bienvenue à l'accueil enfants-parents

avec les participations de :
Thomas Clermont, Françoise De Gandt-Gauliard,
Ursula Renard, Frédéric de Rivoyre,
Radu Turcanu, Dominique Vignaud

1001 BB - Accueillir bébé

éditions
érès

Conception de la couverture :
Corinne Dreyfuss

Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2017

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5718-1

Première édition © Éditions érès 2017

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél.: 01 44 07 47 70 - Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	
<i>Patricia de Rouvray</i>	7
Les bébés aiment qu'on leur parle	
<i>Françoise De Gandt-Gauliard</i>	17
L'anti-fabrique de la norme	
<i>Ursula Renard</i>	43
Inquiétante familiarité	
<i>Isabelle Alfandary</i>	59
Enfants à parents tiers	
<i>Dominique Vignaud</i>	73
La conférence des oiseaux	
<i>Frédéric de Rivoyre</i>	93
Parler, être parlé, se faire parler	
<i>Radu Turcanu</i>	115
Accueillir un enfant : parole et temporalité	
<i>Françoise De Gandt-Gauliard</i>	149

« Mais qu'est-ce que vous fabriquez
à l'accueil ? »

Thomas Clermont 179

Postface

Patricia de Rouvray 193

Patricia de Rouvray

Introduction

« Nos pensées naissent toutes habillées de mots. »

Oscar Wilde

Écouter, parler

Quoi de plus naturel dans un lieu d'accueil parents-enfants ?

Vous serez d'accord avec moi pour dire que le tout petit enfant écoute puis il parle, et que c'est ainsi que commence l'humanisation du petit d'homme.

La parole est donc bien le fil rouge qui relie les générations tout en les distinguant. Parler, c'est s'inscrire dans la filiation, la génération et la généalogie, donc la différence des places.

La parole unit et divise, telle est sa fonction. Elle unit puisqu'elle permet d'échanger à partir de mots

Patricia de Rouvray, psychanalyste, accueillante à l'IRAEC, Paris.

qui circulent, mais elle divise aussi en assujettissant chacun aux lois et distinctions introduites par le langage dit « maternel », que Lacan appelait la « lalangue », c'est-à-dire la parole intime entendue par le tout petit enfant émanant de l'adulte qui le cajole.

Certains peuples ont même imaginé que la parole était une déesse, qui se nichait dans le langage humain.

Par exemple, les Kunas, un peuple du Panama, accordent des vertus très spécifiques à la parole et au chant. Dans un article fondateur de l'anthropologie structurale intitulé « L'efficacité symbolique », Claude Lévi-Strauss décrit un rituel où une femme qui ne peut accoucher est prise en charge par un *nélé*, un chaman, qui est, si on peut dire, un mélange de sorcier, de médecin et de prêtre.

Chez ce peuple on croit que c'est une déesse, appelée Muu, qui préside à la conception et assure les naissances, avec un instrument particulier placé dans le corps des femmes, qui s'appelle la *purba*.

Mais cette déesse est capricieuse, parfois elle dérobe à une femme sa *purba*, et du coup, privée de l'instrument *ad hoc*, la malheureuse se trouve dans l'incapacité d'accoucher. Pour les Kunas, c'est un aléa, ils ont une façon de traiter la question par la parole chantée.

Le *nélé* va procéder à un traitement de ce désordre en intervenant directement auprès de la déesse Muu. Il se met en condition avec des fumigations de graines de cacao, puis se glisse sous le hamac de la femme en mal

d'accoucher et entame un chant. Tout le travail qu'on qualifierait chez nous de thérapeutique va se dérouler uniquement dans un chant. La différence avec nos pratiques occidentales réside dans le fait que c'est le thérapeute qui parle et non le patient. Dans ce chant, le *nélé* traverse la matrice de la future mère – c'est la porte des dieux –, puis il va trouver Muu et lui intime l'ordre de rendre la *purba* pour que la femme puisse accoucher de son enfant. Comme la déesse se fait tirer l'oreille, il la provoque en combat singulier. Mais Muu est pleutre et, il faut bien le dire, un peu idiot. Elle envoie ses filles à sa place, lesquelles sont encore plus bêtes. Le *nélé* leur jette sur la tête des chapeaux, sous l'accumulation desquels elles croulent peu à peu.

Elles finissent terrassées. Fin du combat.

Le *nélé* ordonne alors à la déesse de rendre le matériel volé. Fin du chant.

La femme accouche. Claude Lévi-Strauss fait remarquer que cette femme n'a pas d'autre choix que de croire ce que son peuple croit, qui se transmet par la parole du chant¹.

Alain Didier-Weill, psychanalyste et homme de théâtre, dans *Invocations*, invoque longuement le pouvoir de la parole et du chant que l'on retrouve, dit-il, à l'origine dans la voix maternelle.

1. Voir le cours de C. Severi, professeur à l'EHESS, sur « Le paradoxe de la parole chamannique indifférente à la transmission du sens ».

Il parle d'un temps archaïque qui permet déjà à l'individu d'aller vers la vie ou la mort, selon que la voix de la mère est pourvue ou dépourvue de « musicalité » ; il s'agit là du « souffle profond qui habille la parole », dit-il, qu'on entend avec ce que les soufis appellent « l'audition spirituelle ou Sama ».

« La vocation à devenir humain nous est, à l'origine, transmise par une voix. Cette “sonate maternelle” est reçue par le petit enfant comme un guide intérieur qui le destine à la parole, et, ainsi, à l'altérité. L'hypothèse qu'une telle pulsion invocante existe est décisive, car elle nous permet de penser autrement les rapports entre loi et désir, pulsion de vie et pulsion de mort, création et mélancolie². »

La voix transmet à l'enfant la *discontinuité* signifiante des consonnes, qui lui fait rencontrer la coupure, le champ de la loi (le bien, le mal, la gauche, la droite, l'avant, l'après), et la *continuité* musicale des voyelles, qui met la loi entre parenthèses, explique-t-il.

Nous sommes conduits à comprendre que la transmission la plus primaire du symbolique à l'enfant se ferait par l'intermédiaire de la voix maternelle.

Qu'en est-il donc des lois qui gouvernent cet instrument auquel nous sommes soumis ? En d'autres termes, qu'est-ce que parler veut dire ?

2. A. Didier-Weill, *Invocations*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 170.

Contrairement à ce qu'affirment certains, le langage humain n'est pas un outil de communication³. Sur ce plan, ça fonctionne plutôt mal. L'origine du mot parole nous en livre un brin de cet impossible lié à notre désir de communiquer, c'est-à-dire de construire un langage « comme-un », où nous serions tous pareils, où nous entendrions la même chose.

« Parole » vient du grec ancien *para-bolos*, qui a donné « parabole ». L'élision des lettres *a* et *b*, cela produit : « parole ».

Une parabole, c'est une métaphore. Parler consiste à évoquer une énigme, celle d'un sujet, en s'appuyant sur la richesse du langage. Plus on parle et plus on rate. On ne dit jamais exactement ce qu'on veut dire.

Parler met en acte notre incomplétude, notre manque constitutif, à savoir qu'au désir qui cause notre parole, aucun objet ne vient faire complétude. Plus on parle et plus on manque.

Les mots renvoient à des mots qui renvoient à des mots. L'équivoque est toujours présente. Et nous tournons dans cette noria de mots. C'est notre condition humaine et aussi notre lieu de vie.

3. « S'il n'est ni fait pour simplifier les choses expressément, je veux dire que c'est pas du tout sa première destination, et la communication non plus. Eh bien, c'est simple, et c'est capital : il fait le sujet ; ça suffit bougrement. Parce qu'autrement, je vous le demande, comment vous pouvez justifier l'existence au monde de ce qu'on appelle le sujet » (Jacques Lacan en 1967, « Petit discours aux psychiatres », Sainte-Anne, 10 novembre).

Cette Chose qui se présente comme un objet perdu, que l'on ne cesse de tenter de capter par la parole émise, est mise en route dans la relation au corps maternel comme impossible et interdit.

Du fait de parler, la jouissance dont l'objet est incarné par le corps de la mère est impossible en tant que telle. Toute la question de l'éducation des enfants tourne autour de la confrontation à cet impossible jouissance qu'imposent l'interdit de l'inceste et la castration, lesquels ne sont qu'une déclinaison d'un non absolu à la jouissance qui fonde le socle même de l'humanité.

Ce non absolu à la jouissance se produit du fait même de la parole et du langage. C'est la parole, et d'abord la parole donnée par l'Autre, les parents étant alors les représentants de ce grand Autre, qui permet au tout petit d'homme d'avoir un corps.

Parler nous sépare, non seulement en nous distinguant d'autrui mais aussi en nous séparant de nous-mêmes. D'une certaine façon, la parole nous met hors de nous. Parler est le théâtre où se met en scène cette division.

Parler est l'essence et le prototype de toute forme de socialisation. Parler, c'est s'assujettir dans les lois du collectif en assumant sa place d'un parmi d'autres.

Les lois de la parole et du langage, ces lois qui gouvernent le signifiant, auxquelles il faut se plier pour parler, sont nombreuses. Mais surtout, ce qui ne facilite

pas les choses, un signifiant n'a pas un sens unique ; il est équivoque.

La caractéristique du langage humain, c'est que les signifiants, les mots que nous lançons vers autrui, ont deux, trois, dix sens différents. Par exemple, le signifiant « verre » renvoie aussi bien à un verre qui contient un liquide, un animal qui vit dans la terre, ou des initiales, VR, une direction, ou encore une fourrure – la pantoufle de vair de Cendrillon... On voit qu'appareillé avec un tel instrument, il devient assez difficile de communiquer et que le malentendu demeure !

Mais la parole nous dit autre chose, elle est la voie royale vers l'inconscient, et ça, ce n'est pas rien !

Il y a soixante ans Lacan prononçait à Rome la conférence « Fonction de la parole et du langage en psychanalyse ». Il y indiquait à la suite de Freud que la loi de l'homme est la loi du langage. Donc retenons que la parole est un lieu de représentation d'un sujet et que ce lieu est tissé d'équivoque et de malentendu. Autrement dit, lorsqu'on parle, on ne sait pas vraiment ce qu'on dit. Mais on dit beaucoup, à condition d'être écouté et entendu.

Du bon usage de la parole dans l'accueil.

Comment écouter ? Que faire de la parole entendue dans l'accueil ? Que faire d'une parole qui, dans le malentendu, laisse entrevoir ce qu'il en est d'un sujet et de son lien à autrui ? Comment se tenir de la façon la plus juste possible dans cet « écouter parler » ? Les

personnes qui viennent à l'accueil parents-enfants le font avec une demande implicite ou explicite.

Pendant, là encore, sachons écouter l'équivoque.

Ces personnes demandent quelque chose, des conseils peut-être ? disent-elles... Mais qu'est-ce que demander ? Demander, c'est toujours demander quelque chose à quelqu'un. Il semble que trop souvent on ne fasse pas cas de cette évidence. On reste sur le « quelque chose » dont une personne manquerait, que l'on pense avoir et qui viendrait combler sa demande. Une réponse à sa question !

Or l'être humain n'est pas un être de besoin mais de désir. Autrement dit, on se piège sur la chose demandée et on oublie le « à quelqu'un », qui signe la dimension de l'adresse et la structure de la relation engagée par le sujet face à l'Autre, réalisant qu'il est manquant. Toute demande met en route ce qu'on nomme en psychanalyse le transfert.

Comment alors travailler la demande, sachant qu'elle se profile dans la parole ?

Françoise De Gandt-Gauliard introduira le propos, en s'interrogeant sur la place de l'enfant et de sa parole dans un lieu d'accueil parents-enfants. La place de la psychanalyse dans ce contexte sera le sujet du travail d'Ursula Renard.

Isabelle Alfandary nous guidera pour entendre « l'inquiétante familiarité » de la parole pendant l'accueil, tandis que Dominique Vignaud s'interrogera sur la place du parent dans le dispositif d'accueil.

Frédéric de Rivoyre enchantera notre lecture avec sa conférence aux oiseaux.

Et Radu Turcanu nous accompagnera pour comprendre la pulsion invocante, de façon à nous introduire à la question de la séparation, toujours à l'œuvre dans ces moments d'accueil.

Pour conclure, Thomas Clermont répondra à la question : que fabriquons-nous à l'accueil ?

Par ce recueil de textes cliniques, l'équipe de l'IRAEC propose ainsi ce qu'elle met au travail.

Françoise De Gandt-Gauliard

Les bébés aiment qu'on leur parle

Qu'est-ce que la place d'un enfant ? Dans quel tissage des liens familiaux un enfant accède-t-il à la parole ?

Ces questions sont issues de notre travail d'accueil et de l'observation des enfants. Mais plutôt qu'observation, je dirais « écoute au contact des enfants », ce qui trace, me semble-t-il, les lignes du transfert avec ces enfants tout petits : ce transfert, c'est un mode de présence particulier à eux-mêmes autant qu'à leur mère, à leur père. Un mode de présence qui, pour chacun dans le travail, fait revenir l'enfance.

C'est une écoute au moment où l'enfant tout petit, et qui ne parle pas, est à la fois complètement dépendant et complètement réceptif : dépendant de l'environnement : « un bébé, ça n'existe pas », dit Winnicott, et aussi complètement réceptif aux sensations. Ce sont

les sensations internes de son corps – tensions de la faim et du nourrissage, sensations de remplissage et de détente, sensations de tensions et de soulagement dans l'excrétion –, mais aussi externes venues de ses « sens subtils », selon l'expression de Françoise Dolto, sensations tactiles, olfactives, gustatives, auditives, apportées, données par le monde extérieur, au moment du nourrissage et des soins maternels. Dans les soins maternants et les paroles qui lui sont adressées, on peut dire qu'il y a, pour l'enfant, un véritable marquage érotique. Mais l'enfant est tout autant, et particulièrement, réceptif à l'entendu, aux paroles des adultes dans lesquelles au travers de la voix s'entend leur désir.

Cet état des débuts de la vie psychique est nommé par Freud *Hilflosigkeit* : l'état d'être « sans aide » ; cela renvoie au travail de Piera Aulagnier à propos de l'originnaire et de la prégnance du discours maternel pour la constitution de la vie psychique du sujet.

De toutes ces marques originaires, nous trouvons la trace dans certaines cures d'adultes : le sujet se surprend dans la remémoration des mots, de noms resurgis de l'enfance lointaine. Ainsi nous le montre le récit de Françoise Dolto dans son livre *Enfances* : ce nom, « rue Vigneuse », resurgit dans ses rêves, c'est la rue où la conduisait sa nurse irlandaise avant ses 8 mois.

Un enfant s'empreint de toutes ces paroles d'adultes non pas comme de simples sensations qui s'inscriraient sur une surface lisse, il ressent tout particulièrement le

désir de la personne maternante, sa mère, le désir de ce qu'elle attend de lui. Il ressent la place à laquelle il est parfois assigné par ceux qui l'entourent. Au travers de tous ces soins, il est appelé, et c'est à cela qu'il répond.

Voici deux exemples pris dans le travail d'accueil au Club parents-enfants de l'IRAEC.

Ce jour-là, pour la première fois vient la mère de Matéo. Elle reste debout à l'entrée du Club, son bébé tout petit serré dans le porte-bébé, contre sa poitrine. Comme nous commençons à leur parler à tous les deux, elle raconte d'emblée, et d'une voix très émue, que le centre de PMI¹ lui a conseillé de venir à l'IRAEC : son bébé n'arrête pas de pleurer, il a 2 mois, il ne dort plus, elle non plus, il pleure jour et nuit. Cette jeune femme poursuit son récit dans les larmes.

Qu'est-ce qui est à écouter quand Matéo et sa mère viennent cet après-midi-là ? Matéo, lui, s'est endormi en chemin, il dort tout contre sa mère. Ma collègue stagiaire et moi aidons cette jeune femme à entrer, à s'installer. Nous l'écoutons. Dans ses larmes, elle parle d'abondance, avec un accent espagnol prononcé, elle semble très désireuse de communication. Depuis plus d'une semaine Matéo pleure ainsi. Or, maintenant qu'elle s'est assise, Matéo est paisible, sorti du porte-bébé, légèrement éveillé, sur les genoux de

1. Protection maternelle et infantile.

sa mère, il semble entre veille et somnolence. Elle explique qu'elle est colombienne, qu'elle a suivi à Paris son mari français, rencontré lors d'une mission en Colombie. Elle parle bien le français car elle le pratiquait déjà avant de connaître son mari. Nous parlons à Matéo : « Tu écoutes tout ce que dit ta maman. » Il nous regarde avec intensité en réponse à nos paroles. « Alors, tu pleures tout le temps comme ça, depuis plus d'une semaine ! Et ta maman est si fatiguée ! Et elle est triste, elle ne comprend pas pourquoi tu pleures, pourquoi tu ne dors plus. » Sa mère reprend : son mari rentre très tard le soir, et elle est seule la journée, et les pleurs de Matéo lui sont d'autant plus difficiles à supporter. De plus, elle lui donne le sein. S'il pleure la nuit, c'est donc elle qui se lève, et le père de Matéo ne se réveille pas.

Mon collègue psychanalyste accueillant a quitté un autre enfant et s'est approché. Je l'interpelle, je reprends pour lui les propos de la mère de Matéo. À son tour, il parle à Matéo : « Ton père ne se réveille pas, c'est ta maman qui te prend. » Matéo le regarde avec intensité et se met à sourire. « Et tu souris ! » Puis mon collègue s'adresse à la jeune femme : « Comme il répond ! » La mère de Matéo l'interrompt : « Vous croyez qu'il faut lui parler ? » Mon collègue rit. « Mais bien sûr ! Les bébés aiment qu'on leur parle ! » La mère de Matéo l'interrompt à nouveau : « Ma mère aussi lui parlait quand elle était là. Mais je croyais que c'était une manière de faire de ma mère ! Je ne lui parlais

L'objectif de la prévention est d'éviter les troubles, les crises. Si la prévention est efficace, ces troubles sont peu présents. L'efficacité de la prévention est toujours au conditionnel : nous avons évité ce qui aurait pu se produire. Mais comment en être certain ? La difficulté de soutenir la prévention tient à l'oubli toujours trop rapide de ce qui aurait pu survenir, pour l'individu et la société. La prévention est peu valorisante, puisque ses résultats aboutissent à une absence de problèmes et à une impossibilité d'évaluation.

L'intérêt du dispositif est que nous accueillons des personnes qui, au moment où elles s'adressent à nous, ne demandent pas de prises en charge thérapeutiques. Nous respectons leur désir de s'exprimer ou de ne pas s'exprimer tout de suite, leur désir de venir souvent ou rarement. Si une autre demande se fait jour entre-temps, nous soutenons cette demande. De ce fait, et grâce à l'anonymat, nous accueillons des publics très variés, qui peuvent se trouver en marge de ceux que joignent les travailleurs sociaux, ou qui refusent les soins.

Nous acceptons la façon dont les personnes se présentent, dans leur histoire, quand elles peuvent montrer ou parler éventuellement de leurs « mauvais » côtés ; d'où une certaine efficacité, une façon de faire et un accueil qui ne se réfèrent ni à une volonté de soin, ni à un modèle éducatif, ni à une quelconque rééducation.

Notre travail de prévention revêt, certes, un caractère partiel mais efficace.

Ce travail avec des parents consistant à les accueillir, à les écouter en présence de leurs enfants, est une position psychique particulière qui nécessite d'être apprise et soutenue, la psychanalyse étant historiquement, et comme nous l'avons expérimenté au fil des ans, cliniquement, la démarche la plus adéquate.

Nous voulons aussi insister dans le dispositif de travail sur l'intérêt d'une analyse de pratique et d'un temps d'élaboration après chaque accueil. Cela se comprend aisément si l'on se représente la difficulté et la nouveauté d'un tel travail pour les travailleurs sociaux, éducateurs ou personnel médico-social. Lorsque ces personnes qui viennent bien souvent d'horizons divers sont mises en place d'accueillants sans avoir été formées à ce type de relations transférentielles complexes, elles peuvent être débordées.

ÉCOUTER PARLER sont les maîtres mots de l'accueil.

Dans cet ouvrage, les auteurs, intervenant à l'IRAEC, ont tenté de faire découvrir et de transmettre le vif de leur pratique de l'accueil depuis plus de quarante ans, poursuivant leur réflexion, menant un travail d'écriture, organisant des colloques et formant à l'accueil des équipes dans toute la France.

Patricia de Rouvray

Psychanalyste, accueillante à l'IRAEC, Paris